



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.

Pardessus en drap à boutons de soie, gilets à petits revers, Pantalon en drap prune de Monsieur, Coupe de cheveux de M. Normandin passage des pavillons, l'Enfant Costume Ecossais en drap grec, Des magasins de la Couronne d'Or. Rue de Castiglione.



Petit Courrier des Dames
 Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
 Robe de velours, Coiffure de M. Ferdinand Croixat ornée de deux
 oiseaux de Paradis.

N
 CO
 de
 don
 F
 F
 5
 AU
 N
 Che
 S
 MA
 Che
 Che
 Che
 Pou
 S
 L
 Ell
 pro
 fem
 jeu

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

C'EST une charmante invention que celle des lorgnettes.
Elle favorise à la fois la curiosité, le maintien, l'amour-
propre même. Elle ajoute mille grâces aux regards d'une jolie
femme, et prête un air observateur à la physionomie de ce
jeune homme, qui n'a peut-être jamais trouvé dans son



propre jugement une observation sérieuse ou une remarque piquante. Grâce à sa lorgnette protectrice, l'œil jaloux d'un mari peut reconnaître de loin les rides saillantes et les cheveux argentés du courtisan qu'il a cru découvrir, et ces insignes de la vieillesse ont rassuré son inquiète sollicitude. Mais bénie soit bien plus encore la lorgnette du timide adepte qui vient d'apercevoir, dans un réduit mystérieux, l'objet de ses tendres désirs ! Déjà son cœur a franchi l'espace qui l'en sépare, et le prisme magique a rapproché de lui tous ces charmes séduisants dont en vain le destin voulait l'éloigner.

La galanterie du dernier siècle savait déjà tirer parti de ce joli bijou : nous en citerons pour exemple un madrigal, adressé à une dame qui avait la manie de se servir continuellement d'une lorgnette.

N'eussiez-vous pas la vue aussi belle que nette,
De vous gronder encore on aurait le sujet;
Quand vers soi l'on a l'art d'attirer chaque objet,
Doit-on se servir de lorgnette?

Nous ajouterons encore une réponse qui fut faite sous Louis XIV, et qui prouve que dès-lors, en fait de lorgnettes, le mot et la chose étaient déjà employés comme de nos jours.

La reine, épouse de Louis XIV, informée que le roi, passant à Petit-Bourg, avait fait une certaine cour à madame de Boufflers, dit à cette dame, lorsqu'elle revint à Versailles : « Madame, vous avez bien fait parler de vous à Petit-Bourg. — Qu'est-ce donc qu'on a pu dire à Votre Majesté, madame ? — Mais, que vous aviez beaucoup *lorgné* le roi. — Madame, Votre Majesté a été mal informée : on n'a pas dit que j'avais beaucoup *lorgné* le roi ; on a dit que le roi m'avait beaucoup *lorgnée*. »

Le plaisir de recevoir, et celui bien plus doux encore, le plaisir d'offrir, agitent en ce moment tous les cœurs, et occupent réellement toutes les imaginations. — Que choisira-t-on dans cette foule de jolis et riches colifichets qui s'offrent partout à nos yeux, et quels conseils, quels indices pourrions-nous donner si l'on nous faisait l'honneur de nous consulter ? Eblouies chaque jour par une magie nouvelle, si nous admi-

rons un côté du tableau, nous sommes bientôt attirées par un autre objet plus séduisant encore... et après avoir tout parcouru, tout observé, nous concluons par arrêter qu'il ne s'agit plus aujourd'hui que de consulter sa bourse : car les cœurs les plus généreux et les goûts les plus difficiles pourront trouver partout de quoi satisfaire leurs intentions.

A ceux qui ne peuvent ou ne veulent offrir qu'un présent sans conséquence, nous indiquerons les charmantes brochures annuelles, et nous citerons entre autres, le *Chansonnier des Dames*, dont nous avons déjà parlé; le *Chansonnier des Graces*; l'*Almanach des Dames* (1).

Ces jolis ouvrages, qui ne laissent rien à désirer pour le choix des morceaux qu'ils renferment, et qui peuvent être offerts pour étrennes, ont un avantage inappréciable en ce qu'ils deviennent souvent les discrets interprètes d'un sentiment qu'on craindrait de déclarer ouvertement. Un senillet plié légèrement, un vers souligné au crayon, peut indiquer l'endroit où l'on désire que l'attention se fixe particulièrement : qu'y trouve-t-on ? un aveu qu'on brûlait d'entendre; l'aveu d'une affection que depuis long-tems on partageait en secret. C'est par cet ingénieux stratagème que l'amant timide ose exprimer son amour, et c'est ainsi que, sans en rougir, la modeste beauté peut en recevoir l'hommage.

Par une brusque transition, nous passerons des jeux de l'esprit à ceux qui plaisent à l'enfance; chacun a son hochet dans la vie, et les grelots de la Folie peuvent aussi bien se rattacher à quelques-uns de nos éternels diseurs de vers, qu'à ces beaux et clinquans polichinels, jouant du tambour de basque au moyen d'une mécanique pratiquée dans les deux difformités obligées de leur taille. Voisinage à part, nous croyons que le marchand de jouets, passage de l'Opéra, galerie de l'Horloge, réunit dans ce genre de productions de quoi satisfaire tout ce que l'imagination du bambin le plus gâté peut se créer de fantaisies, et tout ce que le désir d'une tendre

(1) Nous nous proposons de revenir sur ces deux jolis recueils, dont le premier se trouve chez M. François Souis, rue Hautefeuille, N° 10; et l'*Almanach des Dames*, chez MM. Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, N° 17. Ce petit ouvrage, cartonné et doré sur tranche, est orné de vignettes et de plusieurs jolies gravures.

mère peut espérer rencontrer pour flatter les goûts et l'innocente insatiabilité de l'enfance.

Parler à présent de ces riches magasins, qui, sous mille formes différentes, offrent à l'heureuse opulence l'occasion de présenter les plus brillantes offrandes, serait blesser la hiérarchie des pouvoirs; ce serait intervertir l'ordre social, qui admet que les grands aient toujours la suprématie des rangs.

Nous nous bornerons donc aujourd'hui à parler généralement des magasins de MM. Bourguignon, Veyrat et Roche, situés tous trois dans les passages de l'Opéra. Tout ce que le luxe et le goût peuvent offrir, s'y trouve réunis: l'un de ces magasins, celui de M. Bourguignon, présente un choix délicieux de bijoux et de parures en pierreries et en perles confectionnés sur de nouveaux modèles. Celui de M. Veyrat est étincelant de beauté et de richesses: on y remarque entre autre un sucrier ayant la forme d'un œuf d'autruche: rien de plus simple et de plus élégant en même tems. Il nous serait impossible de détailler les jolis objets que renferme celui de M. Roche: nécessaires et coffrets en nacre, en écaille, en acier; écran, souvenirs, et cent nouveaux jeux d'enfants, etc. Nous avons surtout admiré un nécessaire de dames, ayant la forme d'un piano à queue et à musique; ainsi, tandis que la jeune femme laborieuse utilisera tour à tour les élégans outils qui y sont contenus, des sons harmonieux pourront se faire entendre, et sembleront célébrer la modeste et rare vertu qu'elle pratique.

Nous recommandons encore à ceux qui veulent donner d'utiles étrennes, les magasins de la rue de la Monnaie, N° 46; les propriétaires viennent d'ouvrir un second entrepôt de manteaux, tout confectionnés, le grand emplacement ne suffisant pas à la foule des acheteurs qui s'y porte. Le premier magasin contient toujours les manteaux en coating, ou écossais, et les pelisses en soie, dans les prix de 21 à 45 francs. Le second offre aujourd'hui un nouveau choix de manteaux à la *Médicis*, à la *chevalière*. Ces manteaux en drap, dit cachemire, sont travaillés avec le plus grand soin.

Nous avons eu tant et tant à parler d'objets qui nous éloignaient un peu du positif de la mode, que nous n'en parle-

rons aujourd'hui que pour réparer un oubli du graveur de lettres, qui a omis de mentionner que les aigrettes oiseaux de paradis, qui sont placées sur la coiffure que nous donnons ce jour-ci, sortent des ateliers de M. Poutier, rue Hauteville; il est impossible que la gravure puisse bien rendre l'éclat et la légèreté de cette jolie invention : aussi engageons-nous les dames à se convaincre par elles-mêmes du mérite qui est attaché au fini et à l'élégance de cette nouveauté.

Nous dirons vite en passant que les robes de velours noir-vert, bleu, Haïti, sont très-généralement adoptées. Celles portées comme robes de ville, se garnissent de fourrure en chinchilla ou martre zibeline, et ont le corsage montant et boutonné par derrière; admises comme robes de soirée, elles sont ornées de biais en satin, souvent entourés de torsades d'or, quelquefois de broderies en or, ou d'une seule grosse torsade d'or, au bas du jupon : les corsages se font alors en forme carrée.

Les toques à la juive, à l'égyptienne, sont adoptées par de très-jennes et jolies femmes. Comme c'est une mode très-peu avantageuse, nous pouvons prédire qu'elle ne deviendra pas générale.

Une jolie toilette de soirée se composait d'une robe de satin noir, avec de longues et larges manches blanches claires : une toque de velours noir était presque entièrement cachée par un faisceau de longues plumes, les unes blanches les autres cerise; une écharpe blanche et cerise ombrée, complétait le goût et la grâce de cette demi-parure.

VARIÉTÉS.

Objections pythagoriciennes contre l'usage de manger la chair des animaux.

(Extrait de la *Revue Britannique* (1).)

Un jour que, debout à ma croisée, je considérais ce

(1) Ce Recueil paraît tous les mois par numéro de douze à treize feuilles in-8°. On s'abonne à Paris, chez Dondey-Dupré Père et Fils, imp.-lib., rue St.-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque du Roi; et au bureau du Journal, rue de Grenelle-Saint-Honoré, N° 29.

qui se passait dans la rue, je vis un spectacle qui me remplit de compassion : c'était une mère qui suivait son enfant condamné à périr, et dont on avait garotté les membres. Lecteur, vous allez sourire, et cependant ce spectacle vous eût ému comme moi ! Cette mère, il faut le dire, c'était celle d'un veau. Elle ne pouvait pas parler ; mais il y avait dans ses cris et dans les mouvemens convulsifs de son corps, quelque chose d'aussi éloquent que des paroles, et même qu'aucune parole n'aurait pu égaler. Elle tournait tout autour du char sur lequel le veau était placé ; puis elle baisait sa face, tachée de noir et de blanc, qui pendait, en dehors de la voiture, dans une attitude douloureuse ; elle poussait des mugissemens lamentables, et l'agitation qui se manifestait jusqu'à l'extrémité touffue de sa queue, montrait toute l'étendue de son désespoir. C'était pitié de voir ce pauvre animal, tantôt rouler ses grands yeux d'un air égaré, et tantôt fixant avec colère un homme ou un chien, auquel elle supposait l'intention de faire du mal à son veau, s'élancer sur lui, en présentant ses cornes. Les jeunes filles et les mères qui marchaient sur le trottoir avec leurs enfans, se réfugiaient dans les boutiques voisines ; mais, quand le danger était passé, elles revenaient bien vite pour voir la tendresse et le courage avec lesquels cette malheureuse bête défendait son petit, et elles étaient vivement touchées, en entendant ses cris plaintifs, qui semblaient invoquer leurs sentimens maternels.

En considérant ce triste spectacle, je ne pus m'empêcher de réfléchir que ces mêmes personnes qui éprouvaient tant d'intérêt pour ce pauvre animal, en mangeraient peut-être le lendemain, sans se souvenir de la compassion qu'il leur avait fait éprouver. Au fond, peut-on rien concevoir de plus choquant que de penser qu'une jeune femme, fraîche comme la rose, et non moins délicate, voit souvent, dans les rues, son dîner cheminer devant elle, et qu'il faut, pour la nourrir, un bœuf, une hache et le bras d'un Hercule ! Et cependant, quand on la regarde, il est impossible de ne pas être tenté de croire qu'elle ne vit que des fruits les plus exquis, de l'essence des fleurs et des gouttes de rosée qui, sans doute, formaient, dans le Paradis terrestre, les seuls alimens d'Eve, avant qu'elle eût failli.

Cet horrible goût pour la chair des animaux nous est si peu naturel, que, lorsque nous nous promenons dans la campagne, et que nous y rencontrons des moutons, des

bœufs, des vaches, nous ne songeons pas plus aux côtelettes, aux gigots ou aux beefsteacks qu'on peut en tirer, qu'Adam n'y songeait quand, dans les jardins d'Eden, les lions qui, à cette époque, n'étaient pas carnivores, sommeillaient au milieu des agneaux. Il n'y a que des bouchers, endurcis par l'éducation, qui puissent, d'un regard avide et si peu pastoral, supputer les livres de viande d'animaux inoffensifs qui broutent paisiblement l'herbe de la prairie.

Mais s'il est pénible, pour quiconque porte un cœur d'homme, d'apercevoir ces antres sauvages, habités par des tigres à forme humaine (je veux dire des bouchers), combien n'est pas plus horrible encore, l'intérieur de la boutique d'un marchand de volailles, où des oiseaux immolés gisent par centaines, et où on ne rougit pas d'aller publiquement marchander des cadavres ! Lorsque vous mangez une côtelette ou un aloyau, comme ce ne sont que de petites portions de mouton ou de bœuf, on peut assez facilement oublier qu'autrefois ils faisaient partie d'une créature vivante. Mais il y a cela de plus particulièrement révoltant, quand c'est un oiseau que l'on vous sert, que vous avez sous les yeux la machine tout entière qu'animait le souffle de l'existence ; les ailes qui le soutenaient sous l'azur d'un beau ciel ; les pattes avec lesquelles il se perchait sur le feuillage ; sa tête, son bec, et ce gosier avec lequel il chantait !

Comme les poissons ont peu ou point de sang, et que le sang, selon la définition de l'Écriture, c'est la vie, il serait peut-être moins criminel d'en manger ; d'autant plus, qu'ainsi qu'il est très-facile de le prouver, les différentes espèces se servent les unes aux autres de pâture, et que cela pourrait être considéré comme un précédent. La férocité des lions, des tigres, et de quelques autres bêtes sauvages pourrait aussi nous autoriser à les faire servir à nos consommations ; mais outre qu'ils sont coriaces, nous serions exposés, si nous en mangions, à un cannibalisme de seconde main. La même considération doit nous interdire les requins ; car, au tems de Pline, on en prit un qui avait un homme tout armé dans son ventre. Le venin du serpent de mer le protégera toujours contre notre voracité. Les monstrueuses dimensions de la baleine, et l'odeur nauséabonde de son huile ne permettent pas non plus d'en manger. Quant au singe, aucune nation civilisée n'a jamais tenté d'en faire un aliment, à cause de sa ressemblance avec l'homme, et le perroquet n'a pas été moins bien servi par sa voix.

Mais, hélas ! le tems n'est pas encore mûr pour les doctrines de Pythagore, ou plutôt, je le crains, il est passé pour toujours. La gourmandise de notre époque est si grande, elle nous fait prendre des alimens si peu naturels, que je ne serais pas surpris de nous voir un jour manger des tigres, malgré l'horreur de l'anthropophagie ; des hirondelles et des cigognes, en dépit de leur caractère sacré, et même des syrènes, dont l'existence n'est plus douteuse, puisqu'on vient d'en voir dans les mers de l'Inde, sans être arrêtés par leur ressemblance avec le beau sexe.

ANNONCES.

Le magicien Comte donne dimanche prochain, jour de Noël, une grande représentation extraordinaire de nouvelles expériences de physique amusante et de fantasmagorie historique et animée.

Au nombre des jolis cadeaux qu'on peut offrir pour étrennes, nous ne devons point oublier les *fleurs en baleine*, dont la fabrique est boulevard Poissonnière, N° 6. Dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, cet ingénieux produit de l'industrie française a reçu de nouveaux perfectionnemens. Rivaless des fleurs naturelles, celles en baleine supportent avec avantage la comparaison : le dire, c'est faire leur éloge.

Un chimiste vient de composer des eaux dans lesquelles il suffit d'y tremper les peignes pour teindre immédiatement les cheveux en blond et noir sans aucune préparation, et une pommade d'une odeur très-agréable qui les fait réellement pousser en peu de jours.

Il tient aussi une eau dont une seule goutte suffit, après avoir fumé, pour purifier l'haleine, lui donner le parfum le plus suave, et les dames l'emploient pour conserver la fraîcheur de la bouche ; une crème qui efface les taches de rousseur et blanchit à l'instant même la peau la plus brune ; une pâte qui adoucit spontanément les mains ; une eau rose qui donne un coloris vif et agréable au teint. L'on peut essayer avant d'acheter ces objets, qui se vendent 6 fr. chaque article.

Le seul dépôt qui existe est chez Mme MA, rue St.-Honoré, N° 65, au troisième, entrée du marchand de draps.

Voici pour la coquetterie ; maintenant nous dirons aux gourmands qu'on trouve à la même adresse, l'Essence de truffes, qui parfume les viandes plus agréablement que les truffes mêmes.

A ce Numéro sont jointes les Planches 353 et 354.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46. au Marais.